

Les Nouvelles
de

L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(chez les Editions F.-X. de Guibert) 10 rue Mercœur, 75011 Paris
associationjeancarmignac@hotmail.com
www.abbe-carmignac.org

"Les Évangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."
J. Carmignac

n° 78 – Juin 2018

LES VINGT ANS DE NOTRE ASSOCIATION

1... Les vingt ans de notre association par M.C. Ceruti

2 ... Remerciements.
... Ce sceau est-il le plus ancien témoignage de l'existence du Prophète Isaïe ? par Owen Jarus.

4... La philologie au service de la foi par le Professeur Luciani.

6... Témoignages antiques de l'historicité des Évangiles par Don Pietro Marchetti.

7... Deuil du Professeur Erhard Grzybek par M. C. Ceruti.

8... Le Jésus de Petitfils par l'Abbé Denis Puga.

10... Historicité du péché originel par le Père André Boulet.

12... Remerciements à M. Pierre Bricard
Assemblée Générale 2018
Cotisation et réductions d'impôts

13... Encart : L'amphore découverte et reconstituée par le Professeur Garfinkel et son équipe.

Nous avons eu une première réunion avant l'été, il y a donc tout juste vingt ans, chez Mademoiselle Demanche, la consciencieuse personne qui avait rangé les écrits de l'Abbé Carmignac dans des caisses numérotées, puis les avait portées à l'Institut Catholique selon le désir de l'abbé Carmignac sans se douter que ces écrits seraient mis sous clé. Et c'est là que nous avons décidé de fonder notre association.

Au cours d'une autre réunion le 2 octobre 1998, chez Madame Françoise Cendrier, nous en avons posé les fondations pratiques. Et en particulier l'établissement des statuts de l'association, la nomination d'un président (Mr Cuny) et d'un bureau, l'aménagement d'une liste d'adhérents potentiels. Nous avons encore le compte rendu de cette deuxième réunion et la liste des personnes présentes : Mme Boschet, Mlle F. Cendrier, Mme M-C. Ceruti-Cendrier, Mr Michel Ceruti, Mr et Mme Cuny, Mlle F. Demanche, Mme M. Dineur, Mme Foreau-Boche, Mlle L. de Pardieu, Mr G. Pichon, Mme de Raymond. (Mme Ballu, Mr de Guibert et Mr et Mme Partiot n'avaient pas pu être présents.) L'enthousiasme et la détermination étaient immenses et en dépit des deuils, des difficultés, des maladies, des persécutions même, elle l'est restée. Si bien que notre association bat plus que jamais pavillon pour la défense de l'historicité des Évangiles... avec un succès toujours grandissant au vu du nombre croissant de ses membres, des visites sur son site Internet et des lettres enthousiastes que nous recevons. Oui *"Les Évangiles sont*

des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main." J. Carmignac

M.C. Ceruti-Cendrier

Ce sceau est-il le plus ancien témoignage de l'existence du Prophète Isaïe ?

Nous avons déjà eu l'aimable permission du Journaliste Canadien Owen Jarus de traduire et publier un article de lui paru dans notre numéro 66 à propos d'un fragment d'Évangile retrouvé par le Professeur Evans et son équipe dans un cartonnage du I^{er} siècle... Date évidemment immédiatement contestée par d'autres pour la faire glisser au second siècle (cf. n° 71 des Nouvelles), et nous avons enfin repris ce thème avec plusieurs lettres à nous écrites par l'aimable Professeur Evans sur le sujet (n° 74). Monsieur Owen Jarus vient encore de publier un article fort intéressant qu'il nous autorise à reproduire ici.

<https://www.livescience.com/61836-ancien-seal-prophet-isaiah.html>

Il s'agit maintenant d'un très petit morceau d'argile qui pourrait une fois encore confirmer l'existence historique d'un personnage essentiel de l'Ancien Testament. Nous l'en remercions très vivement. Notre gratitude s'étend aussi avec nos félicitations à Madame le Professeur Eilat Mazar, archéologue, spécialiste d'archéologie biblique et phénicienne, enseignant à l'Université hébraïque de Jérusalem, qui a bien voulu par l'intermédiaire de Madame Tali Aronsky, responsable en chef des relations avec les Media Internationaux à l'Université Hébraïque de Jérusalem - que nous remercions également, nous autoriser à reproduire dans ce numéro la photographie que vous trouverez en encart. Un grand merci aussi à Monsieur Ouria Tadmor, photjournaliste.

Cette empreinte de cachet, vieille de 2700 ans, contient le nom hébreu d'« Isaïe », et peut se référer au prophète de la Bible qui vivait à la même époque. Quelqu'un a alors mis sous presse un sceau portant le nom d'Isaïe sur un morceau d'argile mou mais qui a durci au cours du temps, nous disent les archéologues ayant découvert cette empreinte à Jérusalem.

Si ce sceau a été fait pour le prophète Isaïe, ce serait la première preuve archéologique de l'existence du prophète hébreu, dont un livre de la Bible hébraïque porte le nom.

Isaïe, selon la Bible hébraïque, encouragea Ézéchias, roi de Juda, à se battre contre l'armée assyrienne qui avait mis le siège à Jérusalem en 701 avant J.-C. Il conseilla à Ézéchias d'ignorer les propositions assyriennes de se rendre, et affirma que Dieu empêcherait Jérusalem d'être prise. Selon la Bible hébraïque, un « ange du Seigneur » détruisit l'armée assyrienne, alors que les anciennes archives assyriennes prétendent que l'armée se retira seulement après qu'Ézéchias ait accepté de payer un lourd tribut. [[The Holy Land : 7 Amazing Archaeological Finds](#) : La Terre Sainte : 7 surprenantes découvertes archéologiques.]

Des archéologues ont découvert l'empreinte de ce sceau en 2009 au cours de fouilles sur la colline d'Ophel¹, un quartier situé dans la partie est de Jérusalem, placé entre le site archéologique de la « Cité de David » et le mont du Temple (site également connu sous le nom de al-Haram al-Šarīf). Ils ont d'ailleurs trouvé aussi l'empreinte d'un sceau du roi Ézéchias à 10 pieds (3 mètres) de l'empreinte du sceau d'« Isaïe », ont révélé les archéologues dirigés par Eilat Mazar(1), professeur d'archéologie à l'Institut d'Archéologie de Université hébraïque de Jérusalem.

Bien que le nom d'Isaïe (qui est " Yesha'yahu" en hébreu) soit visible sur l'empreinte du sceau, les archéologues ne savent pas si il se réfère au Prophète Isaïe de la Bible ou à quelqu'un d'autre du même nom vivant il y a 2700 ans.

"Il semble que nous ayons découvert une empreinte de sceau - qui pourrait avoir appartenu au prophète Isaïe - dans des fouilles scientifiques et archéologiques", a affirmé le Professeur Mazar dans une déclaration.

Si cette empreinte peut être identifiée comme relative au Prophète Isaïe, ce « serait la première référence archéologique le concernant et la plus ancienne ayant jamais été découverte qui soit extérieure à la Bible » a déclaré Robert Cargill, archéologue et

professeur d'études classiques et religieuses à l'Université d'Iowa et également rédacteur de la "Biblical Archaeology Review", qui en publiera l'étude.

Le nom d'Isaïe signifie "YHWH sauve" ou "Yahweh sauve", a expliqué le Professeur Cargill au journal *Live Science*, en précisant qu'il y a d'autres individus dans la Bible hébraïque qui le portent comme une partie de leur nom.

Inscription endommagée

Malheureusement l'empreinte du sceau est endommagée – ce qui rend difficile de déterminer si l'"Isaïe" de cette empreinte est le nom du prophète ou s'il se réfère à quelqu'un d'autre qui portait le même nom.

En haut de l'empreinte, on peut voir la partie inférieure d'une biche de pâturage, a déclaré le Professeur Mazar dans son article, en précisant que la biche est « un symbole de bénédiction et de protection qu'on trouve en Judée, particulièrement à Jérusalem. »

En plus du nom d'Isaïe, le mot "nvy" peut aussi être vu dans l'empreinte. Les archéologues ne sont pas sûrs de ce que ce mot signifie exactement. Le Professeur Mazar a remarqué que si nvy contenait à la fin la lettre juive "aleph" ², cela formerait un mot qui signifie « prophète » ; cependant, a-t-elle écrit, l'examen de la partie endommagée de l'empreinte de ce sceau n'a révélé aucun reste du aleph. Sans cet aleph, a-t-elle ajouté "nvy" pourrait être un nom personnel, se référant à un autre Isaïe, plutôt qu'être le titre de « prophète ». Mais même sans cet aleph, il est encore possible que le mot nvy puisse signifier prophète note-t-elle ensuite. Car elle a remarqué qu'il existe des cas dans la Bible Hébraïque où le titre de "prophète" est épilé nvy – sans le aleph.

Les fouilles du mont Ophel sont sponsorisées par Daniel Mintz et Meredith Berkman de New York. Un reportage de cette découverte sera publié dans un numéro double de la *Biblical Archeology Review* qui sera dédiée au fondateur de la revue, Hershel Shanks, qui se retire en tant que rédacteur. Une image de l'empreinte du sceau d'Isaïe sera publiée dans le numéro spécial du 22 février dans l'article du Professeur Mazar. Elle sera publiée aussi plus tard dans le deuxième tome du livre « *The Ophel Excavations* ».

Publié originellement dans *Live Science*.

Owen Jarus

Notes de la traduction

(1) L'Ophel est une colline située au sud du mont du Temple à Jérusalem. Elle est notamment occupée par les ruines de la cité de David.

(2) ך

Site internet – en anglais - du Professeur Eilat Mazar relatif à cette découverte :

<https://drive.google.com/drive/folders/1cVHXZQVHERv5PkBH7ki7XAfIP2GOVPIW>

La philologie au service de la Foi

« A tous ceux qui l'ont accueilli il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu »

ou « ... Lui qui n'est pas né du sang » etc. ?

La paléographie - lecture des écritures anciennes manuscrites - a permis d'énormes progrès dans l'établissement des textes. Elle commence par inventorier les manuscrits ; un premier classement chronologique distingue les plus anciens des plus récents, - qui ne sont pas forcément les moins fidèles. Les variantes, et surtout les fautes communes à plusieurs manuscrits, permettent d'établir entre eux des liens de parenté et de filiation, en quelque

sorte leur arbre généalogique. Grâce à l'histoire des textes, l'éditeur peut en reconstituer les accidents successifs, en évaluer la fiabilité, et essayer de retrouver le texte original. L'accord de plusieurs manuscrits parmi les meilleurs est un signe d'authenticité ; il nous autorise à conclure que nous avons là le texte primitif.

Mais toute règle comporte des exceptions. Pour la littérature profane, nous sommes sûrs que la « leçon » commune à plusieurs manuscrits est dans certains cas erronée, et qu'il faut lui préférer celle de manuscrits considérés comme « deteriorés » pour employer l'expression latine consacrée.

En serait-il de même pour nos Evangiles ? C'est moins probable, à cause de l'abondance et de la qualité de la transmission. Toutefois, l'helléniste René Robert, du livre duquel (*Quelques croix de l'exégèse néotestamentaire*, Téqui 1993) nous résumons un chapitre nous dit : « Les hésitations de la critique » sont moins rares qu'on ne le penserait... S'il s'avère qu'une leçon s'impose pour des motifs internes contre la tradition manuscrite, en ayant pour elle des citations patristiques anciennes, elle a quelque chance d'être la bonne... Cette conjoncture favorable est précisément celle de Jean I,12-13 » : nous avons la certitude motivée que la relative qui, d'après le texte reçu, attribue une naissance divine aux chrétiens, fut lue aussi au singulier, et s'applique au Christ : des textes de Justin et d'Irénée, pour le second siècle, d'Hippolyte et de Tertullien pour le début du troisième, sans parler du « codex veronensis » et du « Liber comicus », ne laissent aucun doute à ce sujet. L'accord des manuscrits ne saurait donc être considéré comme primitif. Dès lors la question se pose de savoir si nous devons maintenir, d'après le texte reçu des versets I 12-13, la traduction : « à tous ceux qui l'ont accueilli il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu », ou traduire « à tous ceux qui l'ont accueilli, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, lui qui n'est pas né du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. »

René Robert, par une argumentation très rigoureuse, dont nous ne donnons ici que les grandes lignes, nous invite à préférer la lecture « christologique ».

Voyons ses raisons. Pour Irénée : il utilise à plusieurs reprises le v.13 au singulier, soit contre les Ebionites, qui faisaient de Jésus un pur homme, soit contre les gnostiques, qui rejetaient la réalité de l'incarnation. Il est clair qu'Irénée ne connaît pas le texte au pluriel. Que l'on situe la naissance d'Irénée aux environs de 125 ou de 140, « il est certain que par Polycarpe il a connu l'évangile de St Jean à la source, et qu'un changement considérable au v. 13 ne lui aurait pas échappé. » Quant à Tertullien « on sait que dans le *De carne Christi*, il accuse la secte des Valentinieniens d'avoir frauduleusement introduit la nouvelle version pour appuyer sur un texte de Jean l'existence de leurs élus spirituels... » Il est donc évident qu'à cette époque le texte au singulier existait.

Le P. Lagrange, après avoir beaucoup hésité, a finalement opté pour la leçon traditionnelle, non à cause de l'accord des manuscrits, mais parce que l'idée du chrétien « né de Dieu » est très présente dans la première Epître de St Jean. Mais est-ce une raison suffisante ? Et ne pourrait-on pas dire que c'est précisément cela qui explique le passage du singulier au pluriel en Jean 1, 12, 13 ?

Toutefois les raisons déterminantes qui prouvent que le texte primitif était « christologique » sont d'ordre grammatical et logique.

Logique : « On s'étonne que Jean donne une description si détaillée des conditions d'une naissance ordinaire pour dire que ce ne sont point celles d'une naissance spirituelle et métaphorique. On comprendrait très bien, au contraire, cette insistance, s'il fallait opposer une naissance physique surnaturelle à une naissance ordinaire. »

Grammaticale : Le P. Lagrange n'a pas noté qu'en I Jean V, 18, l'expression « né de Dieu » se lit deux fois, la première appliquée aux chrétiens, la seconde au Christ ; dans les mêmes termes, mais pas aux mêmes temps. Et cette différence est significative. « Ho

gegennomenos ek toû Théoû », fait place, lorsqu'il s'agit du Christ, à « Ho gennêtheis ek toû Théoû » (I, Jean. V, 8). Le parfait est abandonné pour l'aoriste. Rappelons que l'aoriste (un équivalent, en gros, de notre passé simple) n'indique pas la durée de l'action : c'est un intemporel ou un ponctuel. Le parfait, lui, exprime un état, résultat d'une action passée. Le parfait est employé pour le chrétien, qui est dans l'état de Fils de Dieu, l'aoriste pour le Christ, venu dans la chair, un jour fixé. L'aoriste « égennêthesan », pour exprimer l'état de Fils de Dieu, est ici inapproprié.

Mais une autre anomalie apparaît. Le P. Lagrange lui-même s'étonne du silence de Jean sur les conditions de l'incarnation dans un hymne qui la magnifie. « Dans ce prologue si chargé d'idées, comment se fait-il que Jean développe si longuement la qualité des enfants de Dieu sans dire un mot de cette naissance temporelle du Christ qui en est le prototype ? »

De plus, la triple négation ou, oudè, o'udè, suivie de l'adversative « 'allà », montre une intention polémique. Mais contre qui ? Laissons parler Robert : « L'Évangile dramatise l'opposition entre les Juifs et Jésus à propos de la filiation divine, et les épîtres condamnent vigoureusement les gnostiques qui « divisent » le Christ en séparant en lui le Jésus de l'Histoire et le Fils de Dieu. Des deux côtés le débat tourne autour de l'identité de Jésus de Nazareth ; la prétention des Chrétiens à une divinisation personnelle n'est qu'un corollaire de celle de leur Maître à l'unité avec Dieu et à la qualité d'Homme-Dieu. On ne voit pas bien dans ces conditions pourquoi, dans l'hymne à l'incarnation qu'est le prologue, Jean défendrait avec cette vigueur la seule vocation divine des croyants dont il vient de parler de façon irénique au v.12, en la présentant comme un don du Verbe venu dans le monde... L'intention polémique ne s'explique bien qu'avec la leçon au singulier, en rapport avec le vrai sujet du prologue : l'incarnation de Jésus-Christ Fils de Dieu, comme le pensent, depuis Irénée la plupart des commentateurs partisans de cette lecture. Pour eux, le v.13 veut faire pièce aux négateurs de la génération divine du Christ, suivant la préoccupation de Jean dans son évangile... L'intention du v.13 est de proclamer, mais aussi d'éclairer, après l'expression « eis tò onomà autoû », par la relative au singulier qui s'y rattache, le passage de l'état du Verbe auprès de Dieu à sa venue dans la chair comme Fils de Dieu », en révélant le mode de sa génération. On apprend que le Verbe, qui était Dieu, a manifesté sa nature de Fils de Dieu par son incarnation temporelle. (cf. I Jean 1,2.).

Ainsi s'éclaire enfin la séquence des versets 12 et 13. Autant leur application globale aux croyants donnait à ceux-ci une place démesurée par rapport à celle de Jésus, autant au contraire le diptyque 12-13 rétablit l'équilibre théologique et littéraire de la dépendance du chrétien par rapport au Christ. Ce rapport est fondamental dans la pensée de Jean : aux privilèges du Fils de Dieu répondent ceux des enfants de Dieu : sa sainteté est la source et le modèle de la leur, sa gloire leur est déjà communiquée. »

Ajoutons, avec René Robert, que cette interprétation implique la connaissance de la virginité de Marie, qui n'est pas nommée, mais dont la présence est intense. Il convenait que fût rappelé, au moins indirectement, le privilège insigne de Marie.

En conclusion, nous pouvons dire que, par cette traduction « christologique », les versets 12 et 13 s'articulent très bien entre eux, et s'articulent au v.14 « logos sarx égénéto », qui n'est pas un ajout inutile, mais une précision indispensable, destinée à dissiper toute équivoque, car l'expression « né de Dieu » pourrait être interprétée comme une filiation purement spirituelle, "sarx egeneto" empêche toute déviation en ce sens.

La critique textuelle de René Robert, menée avec toute la rigueur nécessaire en ce domaine, nous permet donc de rétablir le texte primitif, qu'Irénée et Tertullien traduisaient en latin, d'après l'original grec qui s'est perdu. Et le texte primitif rend toute sa vigueur et sa clarté au prologue de St Jean.

Antoine Luciani

Nous remercions le Professeur Luciani pour cette mise au point sur un sujet qui a pu choquer plus d'un lecteur de l'Évangile de Saint Jean.

Témoignages antiques de l'historicité des quatre Evangiles

Notre ami de longue date, Don Pietro Marchetti, curé de la Paroisse italienne de Strasbourg, nous a aimablement donné l'autorisation de reproduire cet article de sa main. Il s'agit d'informations que les exégètes modernistes essaient de dévaloriser, voire d'occulter et il n'est pas mauvais d'en rappeler l'existence aujourd'hui, en soulignant qu'il s'agit de témoins qui, pour la plupart, ont été emprisonnés, torturés, tués pour ce qu'ils affirmaient. Nous remercions vivement Don Pietro.

Non seulement le contrôle sévère des Apôtres nous assure la véracité des Evangiles, mais aussi d'autres voix de leur époque confirment que tout ce que les Evangélistes ont écrit est vérité historique.

Evangile de Matthieu

PAPIAS, évêque de Hiérapolis (Phrygie) (110)

« Matthieu a mis en ordre, en langue hébraïque les discours du Seigneur... » (Eusèbe, Histoire Ecclésiastique, III, 39. [16])

ORIGÈNE († 253), Directeur de l'école de catéchèse d'Alexandrie d'Egypte : « J'ai appris par la tradition au sujet des quatre Evangiles, les seuls qui sont reconnus sans discussion par l'Eglise universelle de Dieu, que le premier Evangile fut écrit par Matthieu... » (Eusèbe, Histoire Ecclésiastique VI, 25. [4]).

Nombreux sont les textes et les allusions concernant l'Evangile de Matthieu qui se rencontrent dans les écrits de l'époque postapostolique (DIDACHÉE, CLÉMENT ROMAIN, IGNACE D'ANTIOCHE, JUSTIN...). Ils nous font comprendre la haute estime dont jouissait cet Evangile pour sa documentation historique, en ce qu'on pourrait définir comme la saison du « printemps du Christianisme ».

Evangile de Marc

CLÉMENT ALEXANDRIN († 215 ?), attribue l'origine de l'Evangile de Marc à une initiative de la communauté romaine, et en particulier à « certains chevaliers de l'empereur », qui voulaient que soit conservée la prédication de Pierre ; sachant que Marc « depuis longtemps était disciple de l'Apôtre et connaissait par cœur les choses dites par lui », ils le prièrent d'exaucer leur désir.

EUSÈBE, se référant à CLÉMENT D'ALEXANDRIE (†215 ?), signale que Pierre approuva expressément l'Evangile complet et ordonna d'en donner lecture dans les Eglises (Eusèbe, Histoire Ecclésiastique 11,15).

Les écrivains plus anciens, les plus proches des temps apostoliques, sont unanimes dans la reconnaissance du lien intime entre l'Evangile de Marc et la prédication de Pierre.

TERTULLIEN († après 220), appelle l'Evangile de Marc « Evangile de Pierre ».

Donc, à partir de l'époque apostolique, nous avons la certitude que Marc a mis par écrit ce que Pierre a annoncé dans la prédication sans rien ajouter et sans rien enlever.

Evangile de Luc

C'est Luc lui-même qui nous assure que « tout » ce qu'il a écrit dans son Evangile il l'a appris par ceux qui ont été « témoins oculaires » de ce que Jésus a dit et fait.

« Puisque beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements accomplis parmi nous, d'après ce que nous ont transmis ceux qui furent dès le début témoins oculaires et qui sont devenus serviteurs de la parole, il m'est apparu bon, à moi aussi, après m'être soigneusement informé de tout à partir des origines, d'en écrire pour toi un récit ordonné, très honorable Théophile, afin que tu puisses constater la solidité des enseignements que tu as reçus. »

Il faut aussi signaler que parmi les rencontres que Luc a eues avec « ceux qui furent dès le début les témoins oculaires », il y a aussi la rencontre avec la Vierge Marie...

Evangile de Jean

C'est Jean lui-même qui proclame la vérité de son Evangile quand, plusieurs fois, il se présente comme témoin de ce qu'il écrit :

(Jean 1,14) « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire... »

Témoin du coup de lance donné par un soldat romain au Christ mort sur la croix :
(Jean 19,34-35) « ... un des soldats, d'un coup de lance, le frappa au côté et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui a vu a rendu témoignage, et nous savons que son témoignage est conforme à la vérité... »

A la fin de son Evangile est assurée la véracité de tout ce que Jean a écrit avec ces paroles : (Jean 21,24) « C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses et qui les a écrites, et nous savons que son témoignage est vrai. »

La véracité de son Evangile Jean la proclame aussi dans sa première lettre :
(1 Jean 1,1-4) « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché, du Verbe de Vie... nous vous l'écrivons pour que notre joie soit complète. »

Don Pietro Marchetti

Erhard Grzybek

Nous avons la triste nouvelle du décès du Professeur Erhard Grzybek à annoncer aux membres de notre association. Tous ceux qui se rendaient régulièrement à nos Assemblées générales l'ont bien connu car il était très fidèle à notre association et se déplaçait de Genève à Paris pour chacune (ou presque) d'entre elles. Bien qu'un très grand savant, son amabilité, sa simplicité le faisait aimer de tous.

Il était spécialiste de la période hellénistique et du haut Empire romain et ses recherches, ses cours et ses publications en ont fait un historien internationalement connu.

C'est lui, et c'est pour cela que nous l'avons "découvert", qui avec le Professeur Marta Sordi a traduit le texte de la pierre de Nazareth : une stèle portant un édit de Néron visant les Chrétiens à la suite de l'accusation (rapportée par saint Matthieu 27,64), dont ils furent victimes, d'avoir enlevé le corps du Christ de son tombeau. Voir nos numéros 22 et 24.

Mais vous trouverez dans nos bulletins bien d'autres participations écrites de ce savant ami.

Une messe a été dite pour lui à Sainte Marie des Grâces le 26 mars...Nous le recommandons à vos prières.

M.C. Ceruti

L'église sainte Marie des Grâces aux Fourneaux est la paroisse la plus proche de la Basilique Saint Pierre si l'on exclut celle de Sainte Anne des Palefreniers qui est à l'intérieur du Vatican.

Le « Jésus » de Petitfils

Nous avons déjà eu connaissance de cet article de l'Abbé Denis Puga, mais avons renoncé à le reprendre dans nos nouvelles car le pernicieux « Jésus » de Jean-Christian Petitfils avait été publié depuis longtemps et nous pensions qu'il valait mieux le laisser sombrer dans l'oubli. Mais nous apprenons de différentes sources que ce livre est encore promu et vendu. Livre pernicieux car à première vue il ne semble pas nier complètement l'historicité des Evangiles : le travail de sape est plus subtil et l'Abbé Puga dévoile admirablement toutes les ambiguïtés et tartufferies de cet ouvrage qui le rendent d'autant plus dangereux. Nous remercions l'Abbé Puga de nous avoir donné l'autorisation de reproduire son analyse.

« Spécialiste de l'histoire française des XVIIe et XVIIIe siècles, auteur de nombreux ouvrages appréciés à juste titre sur cette période, il (J.-C. Petitfils) tente dans son nouveau travail une aventure d'historien à la recherche des données historiques sur la vie du Christ. Avant lecture on aurait pu s'attendre à une étude fouillée (le livre comporte plus de 650 pages !) de l'historicité des documents évangéliques, de leur crédibilité et à partir de là découvrir l'élaboration d'une vie de Jésus fondée sur des faits indubitables en montrant par exemple leur corrélation et leur conformité avec les données de l'histoire de l'Antiquité.

Un postulat regrettable

Mais tout en proclamant vouloir ne faire qu'œuvre d'historien, l'auteur s'engage dans une tout autre voie non scientifique. Cherchant son inspiration auprès de quelques exégètes modernes du XXe siècle comme Xavier Léon Dufour, le P. Benoit, le P. Grelot et surtout en se mettant aveuglément à la remorque des thèses de l'Ecole Biblique de Jérusalem, Jean-Christian Petitfils part d'un a priori : le genre littéraire des évangiles, et tout spécialement des évangiles que l'on nomme synoptiques (Matthieu, Marc, Luc), serait un genre tout à fait à part. En effet l'intention des auteurs ne serait pas de nous rapporter les événements tels qu'ils se sont déroulés en réalité mais tels que les auteurs les ont perçus et entendent les transmettre aux fidèles. Bien entendu, en aucun endroit de son ouvrage Jean-Christian Petitfils ne nous explique, et encore moins ne nous démontre, pourquoi il en aurait été ainsi et pourquoi, surtout, il a choisi, lui historien, de suivre cette thèse qui a toujours été rejetée dans l'Eglise catholique jusqu'au milieu du XXe siècle. Mais, comme le déclare notre auteur sans nostalgie aucune, c'était une « époque pas si lointaine où l'on tenait les écrits évangéliques pour vérité historique irréfragable » (p. 469). Saint Pie X stigmatisait déjà il y a un siècle les exégètes modernistes : « Il semblerait vraiment que nul homme avant eux n'a feuilleté les livres saints, qu'il n'y a pas eu, à les fouiller en tous sens, une multitude de docteurs infiniment supérieurs à eux en génie, en érudition » (encyclique Pascendi). Les vingt pages de bibliographie à la fin de cet ouvrage sur Jésus sont éloquentes : 98 % des études citées sont postérieures aux années soixante. En un mot avant le concile Vatican II, il semblerait que la véritable exégèse n'ait pas existé. Des grands noms qui ont illustré, tant dans les universités romaines que dans les instituts catholiques, la défense de l'historicité des évangiles, pas un seul n'est cité, comme par exemple les pères Tromp, de Grandmaison, Renié, l'abbé Fillion etc...

Influencé par les études de Xavier Léon-Dufour, Jean-Christian Petitfils manifeste une préférence indéniable pour l'Evangile de Jean (qui, pour notre auteur, n'est pas de saint Jean l'apôtre...) au point d'entreprendre de nous libérer en matière historique de la « Tyrannie du Jésus des Synoptiques » (p. 544). C'est pourquoi, tout au long de son ouvrage, il n'a de cesse de mettre en doute la réalité des événements que les évangiles de Matthieu, Marc et Luc nous rapportent. Un épisode rapporté par ceux-ci viendrait à être absent de l'évangile de Jean, aussitôt la suspicion apparaît quant à sa vérité. Cela n'empêche pas

l'auteur de prétendre que Jean lui-même n'est pas forcément toujours fidèle à l'histoire réelle, la part de symbolique ayant son rôle !

Une vision partielle et fausse

Quelles vont être les conséquences de l'application par l'auteur d'un tel filtre d'a priori sur l'historicité de nos évangiles ? Donnons quelques exemples tirés de l'ouvrage lui-même. Il ne sera pas alors difficile au lecteur de comprendre que, pour Jean-Christian Petitfils, il y a un fossé entre le Christ de la Foi et le Christ de l'Histoire.

Le récit de la tentation du Christ au désert est un «récit fictif illustrant une idée théologique». (p. 96). Le voir autrement serait faire preuve d'une « lecture fondamentaliste.» (Idem).

La prière et l'agonie de Jésus à Gethsémani : « Le récit des synoptiques est une construction élaborée à partir de diverses traditions et phrases hors de leur contexte » (p. 290). « Historiquement il n'est pas simple de dire ce qu'il s'est passé » et l'auteur de renvoyer l'épisode au dimanche de l'entrée triomphale dans Jérusalem en l'assimilant à un tout autre épisode rapporté par l'évangile de Jean.

Le baiser de Judas ? « Peut-être une figure littéraire et symbolique soulignant la perfidie extrême » (p. 309).

La comparution de Jésus devant le Sanhédrin dans la nuit du jeudi au vendredi durant laquelle le Christ se déclarant Fils de Dieu ce qui lui vaut d'être déclaré digne de mort ? Lisez bien : « Jésus n'a jamais comparu devant le Sanhédrin ». « Les évangélistes ont agrégé dans un procès fictif l'ensemble des éléments qui l'opposaient aux autorités juives ». (p. 320).

Le procès devant Ponce-Pilate ? Sur le plan historique affirme l'auteur, « il n'y a aucune certitude que les événements se sont passés comme Matthieu les rapporte » ; (p. 350). Et bien sûr Jean-Christian Petitfils, pour ne pas aller à l'encontre de la pensée dominante contemporaine, n'hésite pas à déclarer que les paroles des Juifs réclamant sur eux la responsabilité du sang qui va être versé (paroles qui selon lui n'ont probablement pas été prononcées !) « vont nourrir chez les chrétiens un antijudaïsme, une haine des Juifs comme peuple déicide, que rien, absolument rien ne justifie. Elles vont servir de prétexte à des siècles de meurtres, de pogroms et d'incompréhension » (p. 350). Trois fois l'auteur réaffirme cela dans son ouvrage.

« Mon Père pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Que penser de cette parole de Jésus sur la Croix ? « Ce cri de détresse a-t-il réellement jailli de la bouche de Jésus » se demande l'auteur ? « Certains en ont douté. » Mais on peut « supposer un arrière fond historique ». D'où la question qu'il se pose, sans y répondre : « A partir de quel élément réel les synoptiques ont-ils élaboré leur version ? »

Il avance cependant une hypothèse « Jésus aurait simplement soupiré : Mon Dieu, c'est toi » ! (p. 393). Comme on le voit en quelques lignes il ne reste quasiment rien de l'historicité de l'une des paroles les plus sublimes et bouleversantes du Christ méditée par les générations de chrétiens depuis les origines de l'Eglise.

Pour les récits de la Résurrection du Christ, il en est de même : « On n'est pas obligé de croire littéralement Matthieu lorsqu'il nous dit que l'Ange s'adresse aux femmes pour leur dire que le Christ est ressuscité » p. 434. Et l'auteur de conclure : « C'est ici au tombeau vide que s'arrête l'Histoire et que commence la Foi. L'historien sans s'engager sur la résurrection de Jésus ne peut à partir de ce moment qu'enregistrer les témoignages, les confronter » (p. 432). Mais permettons-nous d'objecter gravement à l'auteur : si l'historien ne peut me dire si les témoignages sur la résurrection de Jésus sont crédibles, qui pourra m'en donner la certitude pour me permettre de poser mon acte de Foi ?

Les récits de l'enfance :

Jean-Christian Petitfils n'examine les récits évangéliques de l'enfance de Jésus qu'à partir de la page p. 451 dans son épilogue. Cela en dit déjà long sur l'estime que l'historien qu'il se veut d'être, leur porte ! Que dit-il ? « Ces récits n'entretiennent pas le même rapport avec l'Histoire que les récits de la vie publique de Jésus. » (Et nous avons vu auparavant que l'historicité de ces derniers avait déjà beaucoup de lacunes !) « Ils sont le fruit d'une activité rédactionnelle élaborée... dans le dessein spécifique d'exalter l'origine divine de Jésus dans sa conception (p. 454)... Leur théologie prend volontairement la forme du merveilleux. Leur écriture colorée, enjolivée d'anecdotes, fait la joie de la piété populaire. » (p. 455). Et l'auteur de citer le cardinal Ratzinger : « Ces récits débordent radicalement le cadre de la vraisemblance historique ordinaire et nous confrontent avec l'action immédiate de Dieu ». Tout est là, pour Jean-Christian Petitfils et ses inspireurs : sans la foi, il est impossible de dire ce que fut historiquement l'enfance de Jésus.

Concluons.

Tout l'ouvrage est sous-tendu par une vision moderniste de l'inspiration des écritures, que le pape saint Pie X a parfaitement stigmatisée et condamnée dans son encyclique Pascendi: « Ils distinguent, dit le Pape, soigneusement l'Histoire de la foi et l'histoire réelle ; à l'histoire de la foi, ils opposent l'histoire réelle, précisément en tant que réelle ; d'où il suit que des deux Christ l'un est réel ; celui de la foi n'a jamais existé dans la réalité ; l'un est venu en un point du temps et de l'espace, l'autre n'a jamais vécu ailleurs que dans les pieuses méditations du croyant ».

Jean-Christian Petitfils, en écrivant son « Jésus » ne s'est sans doute pas rendu compte qu'en se mettant à l'école d'exégètes modernistes plutôt que d'agir en véritable historien, il perd toute vision objective de la véritable histoire de Jésus. Pour le non chrétien, cet ouvrage ne pourra l'amener qu'à la conclusion que l'on ne possède guère de sources crédibles sur l'histoire du Christ. La foi du lecteur chrétien, quant à elle, sera ébranlée au point qu'il finira par se demander si le Christ auquel il croit est bien le même que celui qui a vécu parmi nous.

Echappé de sa période historique habituelle où il excelle, Jean-Christian Petitfils a fait une téméraire incursion dans l'Antiquité Chrétienne. Ce fut un désastre. Vite, qu'il retourne à son époque de prédilection ; c'est là que nous l'apprécions.

Jésus, de Jean-Christian Petitfils, Fayard, 2011, 670 pages.

Abbé Denis PUGA

(Article extrait du Chardonnet n° 275 de février 2012 Via La Porte Latine)

HISTORICITE DU PECHE ORIGINEL

Le Père André Boulet a fait cette conférence au CESHE puis au CEP il y a bientôt vingt ans, et ces deux associations nous ont autorisés en ce qui les concerne, à la reprendre. Il s'agit en fait du résumé que le Père Boulet rédigeait, comme il en avait l'habitude, avant sa conférence, qu'il copiait ensuite et distribuait aux assistants puis à ses amis. C'est ce qui explique le style « notes de cours » que vous trouverez ici nous explique Dominique Tassot. Lequel précise que ces mêmes idées mais développées et dans un style écrit se retrouvent dans son livre « Création et Rédemption » publié chez Téqui.

PRÉLIMINAIRES

La question qu'il m'a été demandé de traiter n'est pas seulement l'objet d'un débat académique entre théologiens et exégètes. Elle concerne le statut de l'homme actuel. Ignorer la réalité d'une faute des origines entraîne une conception de la manière de vivre,

de la morale (individuelle et sociale), profondément différente de celle qu'impose la foi en l'historicité de ce péché des origines et en la réalité d'une blessure de la nature humaine consécutive à ce péché.

Précision de vocabulaire : l'expression " péché originel " est équivoque. En effet, elle est employée pour parler du péché commis par Adam et Eve, mais aussi pour parler de la blessure de la nature humaine, conséquence de ce péché d'Adam et Eve. Dans cette communication, j'emploierai l'expression " péché des origines " pour parler du péché de nos premiers parents, et l'expression " péché originel " pour parler de la blessure de la nature humaine consécutive au péché des origines. Cette blessure de la nature humaine consiste en ces tendances désordonnées qui s'appellent l'orgueil, la jalousie, la luxure, la cupidité... le refus de toute dépendance, etc. Ces tendances désordonnées sont constatables chez tout être humain, dès son enfance. Paul VI appelle cette blessure de la nature humaine : " La maladie congénitale de l'espèce humaine", et il affirme que la faute originelle commise par Adam " a fait tomber la nature humaine commune à tous les hommes dans un état où elle porte les conséquences de cette faute et qui n'est pas celui où elle se trouvait d'abord dans nos premiers parents, constitués dans la sainteté et la justice et où l'homme ne connaissait ni le mal ni la mort " (Profession de foi, juin 1968).

PLAN DE CETTE CONFÉRENCE

1. Les affirmations de la Bible, de la Tradition, du Magistère
2. L'enseignement des théologiens actuels
3. Raisons du désaccord entre l'enseignement du Magistère et celui des théologiens. Sous l'influence de quoi ? de qui ?
4. Conséquences multiples et graves de la négation de l'historicité du péché des origines.

1. LES AFFIRMATIONS DE LA BIBLE, DE LA TRADITION, DU MAGISTÈRE

La Bible

Les textes sont bien connus. Ce sont principalement, dans l'Ancien Testament, le chapitre 3 du Livre de la Genèse, et, dans le Nouveau Testament, le chap.5 de l'Épître aux Romains, spécialement les v. 12 à 20. Mais aussi 1 Corinthiens 15, 21-22 et Sagesse 2,24 : " C'est par la jalousie du diable que la mort est entrée dans le monde ".

La Tradition

Les Pères de l'Église, dans leur quasi-totalité, ont cru et enseigné la réalité historique d'une faute des origines commise par Adam et Eve et la réalité d'une blessure de la nature humaine. Saint Thomas d'Aquin, au 13^{ème} siècle, héritier de toute cette tradition, ne met en doute ni l'historicité d'un péché personnel de nos premiers parents, ni la réalité d'une blessure de la nature humaine. Comme tous les Pères de l'Église, il fait une lecture quasi littérale des premiers chapitres de la Genèse. (cf. Somme Théologique IIa IIae Q.163)

Le Magistère de l'Église

Là encore, les textes abondent, proposés le plus souvent dans le cadre de l'un ou l'autre des grands Conciles œcuméniques, et repris dans le " Catéchisme de l'Église Catholique " (1992).

Parmi ces textes, en voici deux, cités dans le CEC :

- " Établi par Dieu dans un état de sainteté, l'homme, séduit par le Malin, dès le début de l'histoire, a abusé de sa liberté, en se dressant contre Dieu et en désirant parvenir à sa fin hors de Dieu " (CEC 415)

- " Par son péché, Adam, en tant que premier homme, a perdu la sainteté et la justice originelles qu'il avait reçues de Dieu non seulement pour lui, mais pour tous les hommes. " (CEC 416)

2. L'ENSEIGNEMENT DES THÉOLOGIENS, DEPUIS UNE TRENTAINE D'ANNÉES

On n'en finirait pas de citer des extraits des œuvres de ces théologiens. J'ai fait le travail, avec l'aide d'une bonne secrétaire, de mettre en parallèle des textes du Magistère de l'Église et des textes de théologiens connus sur le sujet qui nous occupe. Je n'en lirai qu'un petit nombre. J'ajoute que cet enseignement des théologiens actuels s'accompagne de la négation, plus ou moins explicite, de la réalité d'une tentation par le démon, voire de l'existence même du démon.

Père André Boulet
(A suivre)

Nouvelles brèves

Nous tenons à exprimer notre immense reconnaissance à Monsieur Pierre Bricard qui, ami personnel de l'abbé Carmignac, a la générosité d'offrir à notre association toutes sortes de documents ayant appartenu à l'abbé Carmignac ou relatifs à son œuvre. Qu'il en soit ici infiniment remercié.

- - - - -

La prochaine assemblée générale aura lieu comme d'habitude le premier samedi du mois d'octobre c'est-à-dire le 6 octobre. Comme la crypte de Saint Sulpice où nous avons été aimablement accueillis depuis de nombreuses années, pose quelques problèmes aux personnes handicapées à cause des escaliers à gravir, nous enquêtons pour trouver un autre lieu de réunion. Nous vous tiendrons au courant dans le numéro de septembre.

Merci pour les cotisations 2017 et merci à celles qui vont suivre... Nous en avons besoin.

Nous arrivons à maintenir la **cotisation** à la somme modique de 15 euros (7 euros en cas de nécessité) en vous rappelant que **sans elle, ni le bulletin ni le site ne peuvent exister**, ni, bien sûr, aucun développement de la diffusion ou du site. Nous remercions vivement tous les généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur à 15 euros et rappelons que nous envoyons à tous ceux qui nous en font la demande (jointe au versement) une attestation de leur don qui ouvre droit à bénéficier d'une réduction d'impôts égale à 66% du don versé (dans la limite de 20% du revenu imposable). Le don versé correspondant à la somme envoyée dépassant les 15 euros. Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social : **Association Jean Carmignac (chez Editions F.-X. de Guibert), 10.rue Mercœur, 75011 Paris.** (Notez bien cette adresse qui est à la fois notre adresse postale et celle de notre siège social.)

Voici les indications nécessaires pour les adhérents qui désirent utiliser nos IBAN et BIC pour leur cotisation ou leurs dons :

N° de compte : 44 655 98B – Domiciliation : La Banque Postale, Centre Financier : La Source.
IBAN (Identifiant international de compte) : FR73 2004 1010 1244 6559 8B03 396.
BIC (Identifiant international de la banque) : PSSTFRPPSCE.

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org

Nous nous permettons de souligner que, pour nous éviter des problèmes avec l'administration fiscale, et à notre grand regret, les 15 euros demandés pour les abonnements ne sont pas déductibles des impôts, mais seulement les dons dépassant cette somme. Nous vous remercions de votre compréhension.



"Isaïe" dans ce sceau vieux de 2700 ans ?

Photo Ouria Tadmor © Eilat Mazar